

UNE HAÏNE DE VILLAGE

(suite de la 1ère Page)

pour ne point me tromper, je voudrais bien le voir un brin.

Regardez à travers les carreaux de la salle à manger, c'est le monsieur brun qui a des moustaches et un ruban rouge à sa boutonnière. Un beau garçon !

Et c'était lui ? fit Malicorne.

Oui, monsieur Malicorne.

Diable !

Qu'est-ce qui te préoccupe ?

demanda l'officier de santé à son père.

Tu n'as donc pas entendu ?

répondit celui-ci : jeune, décoré et beau garçon !

Eh bien !

Jean Malicorne frappa sur la table avec impatience.

Ah ça ! s'écria-t-il, tu ne comprends rien ! S'il est jeune et décoré, c'est qu'il a du talent ; s'il porte des moustaches, c'est qu'il a sans doute appartenu à l'armée ; s'il est beau, les femmes se mettront de son côté.

Prosper eut un sourire d'une inconcevable fatuité.

Et il se dressa debout, prit une pose de trois quarts, mit les poignes dans les entournaies de son gilet et développa son torse, aux proportions d'athlète forain.

Madame Malicorne contemplait son fils avec tout l'orgueil d'une mère intelligente.

Beau corps, oui ! murmura à part lui Jean Malicorne, mais de cervelle point !

Je n'en ferai qu'une bouchée, de ce Parisien, reprit Prosper, et il sera trop heureux de me céder la place, comme l'ont fait les Ledue, les Courtois et les autres.

S'il n'y avait que toi !... dit Malicorne.

Et s'adressant à Flageolet, qui était resté impassible, il ajouta :

Va, mon garçon.

Vous m'aviez dit, monsieur Malicorne, de ne pas le quitter d'une semelle, et je vous ai obéi.

C'est très bien.

Je me suis assis sur le banc qui est à la porte de l'hôtel, comme si j'attendais quelqu'un et lorsque le Parisien s'est montré dehors, je l'ai d'abord suivi de l'œil pour ne pas me faire remarquer.

Et après ?

Après, il s'est lui-même assis à la porte du café des Halles et a fumé son cigare. Je n'ai pas bougé. Enfin, à huit heures, il est allé au bureau de la voiture d'Avallon ; j'y suis entré derrière lui. Il retenait une place pour Vermanton ; ça m'allait ; j'en ai retenu une aussi. moi.

Puis nous sommes revenus, à deux pas l'un de l'autre, vers l'hôtel Lafontaine, où il est rentré et d'où il n'est plus sorti. Moi, voyant ça, j'ai été souper et je me suis couché. Ce matin, nous nous sommes retrouvés au bureau de l'Avallonnaise, rue du Pont. Il y avait là le caré et le percepteur de Vermanton ; ils sont montés dans l'intérieur avec le Parisien. Je me suis assis à côté de Beau-Soleil, le conducteur ; ça me permettait de voir sans être vu. Il faisait une chaleur à cuire les poissons dans la rivière ; tout le monde dormait, sauf le Parisien. Ils sont solides tout de même, ces gars de Paris ! Ça ne craint ni le chaud, ni le froid ! Celui là est bronzé comme les marinsiers de l'Yonne, il n'a pas fermé l'œil. Nous voilà donc en Gréau, sur la montagne, descendant doucement. Tout à coup, la guimbarde à Beau-Soleil, les chevaux et les voyageurs dégringolent dans un fossé. Personne de blessé ! Quelle chance ! Ah ! si... ma pauvre bonfarde, sans votre respect, qui a été mise en

miettes. Oh ! malheur ! que je fais, une pipe de deux sous et si bien culottée ! La voiture était démolie. Nous descendons à pied jusqu'à Vermanton, et là je vois le monsieur décoré entrer chez le notaire.

—M. Fromentin ?

—Oui.

Jean Malicorne laissa échapper une sourde exclamation.

—Je prends à travers champs et je vas me mettre de l'autre côté de la route, sur la Chesnaye. De la hauteur, je voyais la maison du notaire. Si le Parisien continuait son voyage, il devait passer à mes pieds et je pouvais le suivre sans qu'il s'en doutât. J'attends une bonne demi-heure, personne ! Il y avait dans le champ le petit de la Camuzet, la sœur du grand barbu que vous connaissez bien, qui gardait ses oies. "Veux-tu gagner deux sous ? que je lui dis.—Tout de même.—Alors, va-t'en chez le notaire, et tâche de savoir s'il est chez lui, et ce qu'il y fait." Voilà mon gamin parti. Il revient un quart d'heure après. "Le notaire déjeune avec un monsieur d'Auxerre, qu'il me dit, et le cocher prépare la voiture.—Merci, petitot." Je lui donne deux sous, et je prends mes jambes à mon cou pour venir vous conter tout ça. Bien sûr que le notaire et le Parisien ne vont pas tarder à arriver.

—Sapré mille diables ! s'écria Jean Malicorne, ils se connaissent donc !

Flageolet, en homme prudent, garda le silence. Il savait qu'il est souvent utile aux faibles de ne rien voir et de ne rien entendre.

—Qu'est-ce que cela peut nous faire ? demanda Malicorne.

Jean Malicorne était d'une humeur de bondelogue.

—Toujours ce notaire ! murmura-t-il en se levant de table ; ça finira mal !

Son fils allait l'interroger de nouveau ; il s'empressa d'empêcher une question indiscrète, en disant à Flageolet, après avoir fouillé dans sa poche :

—Tu as agi avec beaucoup d'intelligence. Voilà dix francs, et surtout motus ! Tu m'entends, n'est-ce pas ?

Le garde champêtre fit glisser sans bruit les deux pièces de cinq francs dans sa poche, et, après avoir incliné sa tête de fouine, il dit :

—Mersi, monsieur Malicorne.

—Décampe, maintenant.

Flageolet allait sortir par la cour.

—Pas par là, dit Malicorne, va-t'en par le jardin : il est inutile qu'on te voie.

Madame Malicorne était dans la cour, donnant à manger à ses bêtes.

Prosper prit la parole.

—Je voudrais bien savoir pourquoi tu as peur du notaire de Vermanton ? demanda-t-il à son père.

Mais Malicorne n'était point disposé à faire des confidences à son fils.

—Toi, dit-il, va dormir, et laisse-moi tranquille. Sache seulement une chose, c'est que si Fromentin et M. Hervey sont liés ensemble, cela est autrement grave que le talent, la décoration et la jeunesse de ton concurrent.

Puis il tourna le dos à son fils, prit son chapeau et s'en alla sur le port.

Dès qu'il fut dehors, son attitude et sa figure se transformèrent ; il courba ses larges épaules comme si l'âge ou la fatigue l'eût écrasé, mit les mains derrière son dos, ferma à demi les yeux et prit l'air taciturne et ennuyé des vieillards ; le lion cachait ses griffes, le terrible Malicorne se faisait agneau !

Il se dirigea vers son bateau ;

qui était attaché dans une partie de la rivière où le courant ne se faisait pas sentir ; tout à coup, Gendronneau surgit à ses côtés.

—Il y a du nouveau, monsieur Malicorne, dit l'aubergiste à mi-voix.

—Ah !

—Oui ; il est arrivé.

—Qui ça ?

—L'autre médecin.

—Je le savais.

Gendronneau demeura stupéfait.

—Veux-tu que je te dise qui l'a accompagné ici ? reprit Malicorne.

—Dame !...

—C'est Fromentin, le notaire de Vermanton ; ils sont venus en voiture.

—Vous êtes sorcier, tout de même !

—Peut être.

—Alors, je n'ai pas besoin de vous dire que le médecin et le notaire sont une paire d'amis ?

—Non. Si cela t'intéresse, je t'apprendrai même qu'ils ont déjeuné ensemble à Vermanton.

Gendronneau, l'officier, se grattait l'oreille ; il avait été devancé par quelqu'un. Mais par qui ? Cela l'intriguait.

—Écoute, Gendronneau, reprit Malicorne : à partir d'aujourd'hui, je te défends de mettre les pieds dans ma maison, et je t'ordonne de dire de moi tout le mal que tu voudras. Te voilà bien à ton aise ; même quand nous nous rencontrerons dans le pays, tu seras libre de ne pas me saluer. Comprends-tu ?

—Pas trop, dit l'aubergiste.

—Parlons d'autre chose, alors. Tu sais, au moins, que ton billet de douze cents francs échoit le 15, c'est-à-dire dans trois jours ?

—Oui, monsieur Malicorne ; mais vous n'avez promis de le renouveler.

—J'ai changé d'avis, dit froidement l'usurier en plongeant son regard terne sur Gendronneau.

Celui-ci était tout anxieux et baissait la tête sous ce regard fascinateur.

—Vous ne voudriez pas me ruiner ! s'écria-t-il avec effort.

—Pourquoi es-tu si bête ?

—Mon Dieu ! vous savez bien que je ferai tout ce que vous voudrez.

—Eh bien ! fais ce que je te dis et comprends à demi-mot. Lorsqu'on t'entendra dire du mal de moi, lorsqu'on verra que tu ne me parles plus, tu n'inspireras aucune défiance, et les langues marcheront devant toi tu apprendras beaucoup de choses et tu viendras me les redire, pas dans ma maison, bien entendu, mais sur la rivière quand j'y serai seul à pêcher. Si tu n'es point un sot, dans huit jours tu seras bien avec le médecin et sa domestique, et...

Malicorne fit un geste de dépit comme s'il était fâché d'être contraint de développer sa pensée, puis il ajouta :

—M'a-tu compris, maintenant ?

—Oui, monsieur Malicorne.

—C'est heureux, vraiment !

—Et mon billet ? demanda timidement l'aubergiste.

—Viens ce soir me signer un renouvellement. Tu sonneras à la porte de Prosper. Bonjour.

Malicorne entra dans son bateau et le poussa au large. Son front était plissé ; il était facile de reconnaître que le personnage cherchait quelque odieuse combinaison. Il prit la longue perche avec laquelle les marinsiers conduisent si habilement leurs bateaux et disparut bientôt derrière les sinuosités d'un petit bois qui longeait cet endroit de la rivière.

Si quelqu'un eût été caché derrière les joncs, il eût entendu Malicorne se dire à lui-même :

Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la suprême espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.—Elles conviennent à tous les âges et à toutes les bourses.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : "La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr. Coderre me conseillèrent d'en prendre. Béné soit ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre." Mme. Marie St. Laurent, Lac Édouard, Co. Portneuf. Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracasseries inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-



MADAME MARIE ST. LAURENT.

leurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation. Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Écrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Medical, Boîte 2306, Montreal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites. Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse, complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Boîte 2306, Montreal.

—Il faut que, dans deux mois, Prosper soit marié avec Adrienne. Qu'était-ce donc que cette Adrienne ? C'est ce que nous saurons bientôt. [à continuer]

College St Dunstan (Affilié à l'Université Laval). COURS CLASSIQUES, PHILOSOPHIQUES ET COMMERCIAUX. L'ouverture des classes au Collège St. Dunstan aura lieu, mardi, le 12 septembre. Pour plus amples informations, s'adresser au Supérieur. A. P. McLELLAN. Collège St. Dunstan, Ch'Town. Ce 29 août 1899.

NEW MUSIC STORE. I AM SELLING THE Celebrated Evans Pianos and Dougherty Organs. AMERICAN and CANADIAN SEWING MACHINES. These are the finest instruments of their kind manufactured in the United States and Canada, and my prices are within the reach of any one who desires a first class instrument.

My Repair Man. Is an artist in his line, and any work turned out by him is guaranteed. He makes a specialty of repairing sewing machines. Warerooms next to R. C. MacLeod's Brick Warehouse. W. J. O'RIELLY. Kent Street, Charlottetown.

NEW STORE AT WELLINGTON STATION

I have recently opened a general store at Wellington and solicit a share of public patronage. I have a nice selection of Dry Goods, Groceries, Boots & Shoes and the usual selection of goods found in a general retail store. I intend making a specialty of Eggs, and will also endeavor to buy everything the farmers have for sale, and I trust that by careful attention to business and by adhering to straightforward business methods to secure and retain a share of the patronage of the farmers of Wellington and surrounding districts. F. T. ARSENAULT Wellington Station.

NEW FIRM. The undersigned have this day entered into Partnership to continue the Business conducted by John A. Brace and the late James McLeod under the same Firm name viz: Brace McKay & Co. All debts due the late Firm of Brace McKay & Co are to be paid to us. All liabilities due by the late Firm of Brace McKay & Co will be paid by us. John A. Brace Alexander. S'Side, Aug. 1899.